

## **Théodore de BANVILLE**

### ***La Lanterne magique. Tableaux rapides, 1883***

#### **Avant-propos**

*La Lanterne magique* a un très grand avantage sur tous les autres livres contemporains : c'est que je l'ai écrite pour les gens qui ne lisent pas et qui n'ont pas le temps de lire, c'est-à-dire pour tout le monde. En effet, quelle est la mesure du temps qu'on a pour lire ? Deux minutes tout au plus.

Le mari, les deux minutes pendant lesquelles, ayant déjà pour sortir son chapeau sur la tête et sa mince canne à la main, il attend que Madame achève de boutonner les boutons de ses gants. Quant à la femme, le seul moment dont elle puisse disposer en faveur de la littérature, c'est les deux minutes pendant lesquelles sa femme de chambre lui met ses bas, comme en témoigne le spirituel dessin de Georges Rochegrosse placé en tête de ce volume.

Or mon livre est, après les Fantaisies de Gaspard de la nuit et les Poèmes en Prose de Baudelaire, le seul qui contienne des compositions assez courtes pour pouvoir être lues en deux minutes. Mais les deux ouvrages que je viens de citer étant rangés parmi les chefs-d'œuvre, et par conséquent dédaignés, je pense que mon livre est seul destiné à être lu. C'est pourquoi j'ai pris le parti d'y mettre tout ce qui existe sur la terre, dans les univers et dans les vastes Infinis, depuis le Bon Dieu jusqu'aux personnages les plus futiles, afin que les Français modernes puissent avoir une teinture de tout...

#### **LIII. – Musique de chambre**

C'est le dimanche du Grand Prix. Le soleil d'or a chassé la pluie soudainement balayée, et Paris sans voitures est gai comme une jolie ville de province. Tout seul dans sa chambre misérable, le vieil Espirat est parfaitement certain qu'il ne possède même pas un sou pour acheter un petit pain ; mais cela lui est bien égal parce qu'il a son violon, et en effet, il joue du violon.

Au son de la folle musique apparaît la forêt verte, et Pierrot qui, assis sur l'herbe, se gorge d'un pâté de bécassines et tette à même un flacon de vin rose. Et, peu à peu, jouant toujours, Espirat sent qu'il est lui-même devenu Pierrot ; il savoure le gibier délicat et la claire gelée transparente, couleur de topaze, aromatisée au genièvre. C'est en vain que, passant et repassant derrière lui, Arlequin barbu au visage de carlin, et Colombine en béret, en petit manteau bouton d'or, boivent entre temps dans son verre et lui dérobent quelque morceau ; il n'en a pas moins la meilleure part. Mais tout à coup, crac ! la chanterelle se casse. Le vieux musicien n'a chez lui aucune corde de rechange ; celle-là est trop courte pour être raccommodée, et Arlequin, Pierrot, Colombine, le pâté, la forêt pleine d'oiseaux, tout se dissipe et s'évanouit dans la grise poussière de la chambre, sous la triste lucarne à tabatière.

- Allons, dit Espirat d'un ton résigné, en rangeant son cher violon, décidément Je ne déjeunerai pas aujourd'hui ! »

\*\*\*

## Note : Banville et le poème en prose

*La Lanterne magique* a paru en 1883 dans un volume comprenant également *Camées parisiens* et *La Comédie française en 1863*. Les 2 textes reproduits ci-dessus suivent la réimpression séparée de 1921, dans la collection « La Connaissance ».

Dans son *Petit Traité de la poésie française*, en 1872, Banville affirmait qu'il ne pouvait exister de poèmes en prose « malgré le *Télémaque* de Fénelon, les admirables *Petits poèmes en prose* de Charles Baudelaire et le *Gaspard de la nuit* de Louis Bertrand » ; c'était confondre deux genres littéraires différents, même si l'on a pu à deux époques successives leur donner le même nom. Les « poèmes en prose » dans la lignée du *Télémaque* sont des textes longs, de type épique ou élégiaque et de style soutenu. Ce que l'on appelle désormais « poèmes en prose », appellation conventionnelle et passée dans l'usage mais peu satisfaisante finalement, regroupe des textes courts postérieurs à la révolution du langage poétique opérée par le romantisme et que l'on peut, par commodité, résumer par la formule de Victor Hugo, en 1827, dans sa célèbre Préface de *Cromwell* : « c'est de la féconde union du type grotesque et du type sublime que naît le génie moderne, si complexe, si varié dans ses formes, si inépuisable dans ses créations. » En 1883, dans l'*Avant-propos* de *La Lanterne magique*, Banville avec raison ne mentionne plus que Bertrand et Baudelaire et il se livre, sans le dire explicitement, à une véritable palinodie qu'il justifie plaisamment par la modification des habitudes de lecture : les lecteurs de la fin du siècle n'ont plus que deux minutes à consacrer à la lecture. En 2008, aurait-il pu poursuivre s'il avait pris la sage précaution d'oublier de mourir, le temps réservé à la lecture est désormais un temps « imaginaire » au sens mathématique de ce dernier terme, la lecture étant à présent réservée aux seuls assistants des présentateurs *tévé* qui sont enfin en mesure, de ce fait, de parler des livres avec le détachement idoine.

*La Lanterne magique* comporte 120 poèmes en prose, distribués en 10 douzaines, en référence aux 12 apôtres et aux 12 syllabes de l'alexandrin (p. 10). La thématique est pour une part substantielle inspirée des spectacles d'optique (cf. le titre et le sous-titre). Un principe sériel commande le déroulement de ce spectacle dans le langage : la création du monde, les 4 éléments, les 4 saisons, les moments de la journée, les 5 sens, les 7 péchés capitaux, les boissons, les figures emblématiques (Polichinelle, Arlequin, les personnages de la comédie italienne, le Juif-errant). On remarque de nombreuses anecdotes sur le modèle baudelairien, des observations humoristiques : « madame la Lune » présente des traits « assez pareils à ceux du divin Théophile Gautier » (p. 15), elle est « entourée des derniers poètes lunaires, chimériques petits-fils des bousingots et des Jeunes-France » (p. 16). Abondent également les références littéraires ou savantes, généralement ironiques : mouvement impressionniste (p. 16), Camille Flammarion (p. 20), Joseph de Maistre (p. 27), Scribe (p. 29), l'École du Bon Sens (p. 30). Banville n'a guère recours qu'à des marqueurs poétiques minimaux (comme l'antéposition de l'adjectif), à l'exclusion des structures de type bertrandien (dispositif strophique, reprises, armature anaphorique). Seul trait stylistique notable : les clausules avec rejet après tiret du mot ou groupe de mots final (p. 22, 24, 25, 30, 33, 64, 65, 67, 74, 77, 85, 97, 100, 101, 103, 127, 135, 143, 153, 164, 171, 173, 187, 193, 195, 215, 217, 218) ou encore l'emploi de petites capitales ou de l'italique (p. 72, 95, 139, 191, 197), les deux procédés pouvant se cumuler (p. 106, 149, 174, 209, 215). Bertrand fournissait des exemples du premier procédé (« un œil à la lune et l'autre – crevé ! », *Le Fou*, ici avec un jeu de mots caché lune/l'autre). On trouvera des clausules avec soulignement en italiques dans les *Illuminations*.

Nous avons choisi de reproduire la pièce LIII du recueil, *Musique de chambre* (p. 103-105), car il s'agit d'un texte visiblement calqué sur *La Viole de Gamba* de Bertrand. Le vieil Espirat joue du violon, surgissent alors Pierrot, Arlequin, Colombine (les mêmes personnages de la comédie italienne que dans le poème de Bertrand). Un repas imaginaire est offert, tout un univers parallèle est suscité par la musique. Mais la chanterelle casse et tout s'évanouit (à nouveau comme chez Bertrand).